

Guillaume Musso

# L'Appel de l'ange

roman

**XO**  
EDITIONS

© XO Éditions, 2011  
ISBN : 978-2-84563-517-3

*Le rivage est plus sûr, mais j'aime me  
battre avec les flots.*

Emily DICKINSON



## Prologue

Un téléphone *portable* ?

Au début, vous n'en voyiez pas vraiment l'utilité, mais pour ne pas paraître dépassée, vous vous êtes laissé tenter par un modèle très simple avec un forfait basique. Les premiers temps, vous vous êtes parfois surprise à bavarder un peu fort, au restaurant, dans le train ou à la terrasse des cafés. C'est vrai que c'était pratique et rassurant d'avoir toujours la famille et les amis à portée de voix.

Comme tout le monde, vous avez appris à rédiger des SMS en tapant sur un clavier minuscule et vous vous êtes habituée à en envoyer à tour de bras. Comme tout le monde, vous avez renoncé à votre agenda pour le remplacer par sa version électronique. Avec application, vous avez saisi dans le répertoire les numéros de vos connaissances, de votre famille et de votre amant. Vous y avez camouflé ceux de vos ex ainsi que le code de votre carte bleue qu'il vous arrive d'oublier.

Même s'il prenait des clichés de piètre qualité, vous avez utilisé l'appareil de votre portable. C'était sympa d'avoir toujours sur soi une photo rigolote à montrer aux collègues.

D'ailleurs, tout le monde faisait pareil. L'objet collait à l'époque : les cloisons s'effaçaient entre vie intime, vie professionnelle et vie sociale. Surtout, le quotidien était devenu plus urgent, plus flexible, nécessitant en permanence de jongler avec votre emploi du temps.

★

Récemment, vous avez changé votre vieil appareil contre un modèle plus perfectionné : une petite merveille vous permettant d'avoir accès à vos mails, de naviguer sur Internet et d'y télécharger des centaines d'applications.

C'est là que vous êtes devenue accro. Comme greffé à votre corps, votre mobile est désormais un prolongement de vous-même qui vous accompagne jusque dans votre salle de bains ou vos toilettes. Où que vous soyez, vous laissez rarement passer plus d'une demi-heure sans regarder votre écran, guettant un appel resté en absence, un message intime ou amical. Et si votre boîte mail est vide, vous cliquez pour vérifier qu'aucun courrier n'est en attente.

Comme le doudou de votre enfance, votre téléphone vous rassure. Son écran est doux, apaisant, hypnotique. Il vous donne une contenance dans toutes les situations et vous offre une facilité de contact immédiat qui laisse ouverts tous les possibles...

★

Mais un soir, en rentrant, vous fouillez vos poches puis votre sac et vous prenez conscience que votre mobile a disparu. Perdu ? Volé ? Non, vous refusez d'y croire. Vous vérifiez à nouveau sans plus de succès, essayant de vous persuader que vous l'avez oublié au bureau, mais... non : vous vous souvenez de l'avoir consulté dans l'ascenseur en quittant le boulot et – sans doute – dans le métro et dans le bus.

*Zut !*

D'abord, vous êtes en colère à cause de la perte de l'appareil lui-même, puis vous vous félicitez d'avoir souscrit cette assurance « vol/perte/casse », tout en comptant les points de fidélité qui, dès demain, vous permettront de vous offrir un nouveau jouet high-tech et tactile.

Pourtant, à 3 heures du matin, vous n'avez toujours pas réussi à trouver le sommeil...

★

Vous vous levez sans bruit pour ne pas réveiller l'homme endormi à vos côtés.

Dans la cuisine, en haut d'un placard, vous allez chercher le vieux paquet de clopes entamé que vous avez planqué là en cas de coup dur. Vous en grillez une et, au point où vous en êtes, l'accompagnez d'un verre de vodka.

*Merde...*

Vous êtes assise, courbée sur votre chaise. Vous avez froid, car vous avez laissé la fenêtre ouverte à cause de l'odeur de cigarette.

Vous faites l'inventaire de tout ce que contient votre téléphone : quelques vidéos, une cinquantaine de photos, l'historique de votre navigation sur Internet, votre adresse (y compris le code de la porte d'entrée de l'immeuble), celle de vos parents, des numéros de gens qui ne devraient pas forcément s'y trouver, des messages qui pourraient laisser supposer que...

*Ne sois pas parano !*

Vous tirez une nouvelle bouffée et prenez une gorgée d'alcool.

En apparence, il n'y a rien de *vraiment* compromettant, mais vous savez bien que les apparences sont trompeuses.

Ce qui vous inquiète, c'est que votre appareil ait atterri entre des mains malintentionnées.

Déjà, vous regrettez certaines photos, certains mails, certaines conversations. Le passé, la famille, l'argent, le sexe... En cherchant bien, quelqu'un qui voudrait vous nuire aurait de quoi briser votre vie. Vous regrettez, mais les regrets ne servent plus à rien.

Comme vous frissonnez, vous vous levez pour fermer la fenêtre. Le front collé contre la vitre, vous regardez les rares lumières qui brillent encore dans la nuit en vous disant qu'à l'autre bout de la ville, un homme a peut-être les yeux vissés à l'écran de votre téléphone, explorant avec délectation les zones d'ombre de votre vie privée et fouillant méthodiquement dans les entrailles de l'appareil à la recherche de vos *dirty little secrets*.



Première partie

# Le Chat et la Souris



# 1

## L'échange

*Il est des êtres dont c'est le destin de se croiser. Où qu'ils soient. Où qu'ils aillent. Un jour ils se rencontrent.*

Claudie GALLAY

**New York**  
**Aéroport JFK**  
**Une semaine avant Noël**

### ELLE

– Et ensuite ?

– Ensuite, Raphaël m'a offert une bague en diamants de chez *Tiffany* et m'a demandé d'être sa femme.

Téléphone collé à l'oreille, Madeline déambulait devant les hautes baies vitrées qui donnaient sur le tarmac. À cinq mille kilomètres de là, dans son petit appartement du nord de Londres, sa meilleure amie écoutait, impatiente, le compte rendu détaillé de son escapade romantique à Big Apple.

– Il t'a vraiment sorti le grand jeu ! constata Juliane. Weekend à Manhattan, chambre au *Waldorf*, balade en calèche, demande de mariage à l'ancienne...

– Oui, se réjouit Madeline. Tout était parfait, comme dans un film.

– Peut-être un petit peu trop parfait, non ? la taquina Juliane.

– Tu peux m'expliquer comment quelque chose peut être « trop » parfait, madame la blasée ?

Juliane essaya maladroitement de se rattraper :

– Je veux dire : peut-être que ça manquait de *surprise*. New York, *Tiffany*, la promenade sous la neige et la patinoire de Central Park... C'est un peu attendu, un peu cliché quoi !

Malicieuse, Madeline contre-attaqua :

– Si je me souviens bien, lorsque Wayne t'a demandée en mariage, c'était au retour du pub, un soir de beuverie. Il était bourré comme une rame de métro à l'heure de pointe et il est parti vomir dans les toilettes juste après t'avoir demandé ta main, c'est ça ?

– OK, tu gagnes cette manche, capitula Juliane.

Madeline sourit tout en se rapprochant de la zone d'embarquement pour essayer de trouver Raphaël au milieu de la foule compacte. En ce début de vacances de Noël, des milliers de voyageurs se pressaient dans l'aérogare qui bourdonnait comme une ruche. Certains allaient rejoindre leur famille tandis que d'autres partaient au bout du monde, vers des destinations paradisiaques, loin de la grisaille de New York.

– Au fait, reprit Juliane, tu ne m'as pas dit quelle a été ta réponse.

– Tu plaisantes ? Je lui ai dit oui bien sûr !

– Tu ne l'as pas fait languir un peu ?

– Languir ? Jul', j'ai presque trente-quatre ans ! Tu ne crois pas que j'ai assez attendu comme ça ? J'aime Raphaël, je sors avec lui depuis deux ans et nous essayons d'avoir un enfant. Dans quelques semaines, nous allons emménager dans la maison que nous avons choisie ensemble. Juliane, pour la première fois de ma vie, je me sens protégée et heureuse.

– Tu dis ça parce qu'il est à côté de toi, c'est ça ?

– Non ! s'écria Madeline en riant. Il est allé enregistrer nos bagages. Je dis ça parce que je le pense !

Elle s'arrêta devant un kiosque à journaux. Mises bout à bout, les unes des quotidiens brossaient le portrait d'un monde à la dérive qui avait hypothéqué son avenir : crise économique, chômage, scandales politiques, exaspération sociale, catastrophes écologiques...

– Tu n’as pas peur qu’avec Raphaël ta vie soit prévisible ? assena Juliane.

– Ce n’est pas une tare ! rétorqua Madeline. J’ai besoin de quelqu’un de solide, de fiable, de fidèle. Autour de nous, tout est précaire, fragile et vacillant. Je ne veux pas de ça dans mon couple. Je veux rentrer chez moi le soir et être certaine de trouver du calme et de la sérénité dans mon foyer. Tu comprends ?

– Hum..., fit Juliane.

– Il n’y a pas de « hum » qui tienne, Jul’. Alors commence la tournée des boutiques pour ta robe de demoiselle d’honneur !

– Hum, répéta néanmoins la jeune Anglaise, mais cette fois davantage pour masquer son émotion que pour traduire son scepticisme.

Madeline regarda sa montre. Derrière elle, sur les pistes de décollage, des avions blanchâtres attendaient en file indienne avant de prendre leur envol.

– Bon, je te laisse, mon vol décolle à 17 h 30 et je n’ai toujours pas récupéré mon... mon mari !

– Ton *futur* mari..., corrigea Juliane en riant. Quand viens-tu me rendre une petite visite à Londres ? Pourquoi pas ce week-end ?

– J’aimerais tant, mais c’est impossible : on va atterrir à Roissy très tôt. J’aurai à peine le temps de passer prendre une douche à la maison avant l’ouverture de la boutique.

– Ben tu ne chômes pas, dis donc !

– Je suis fleuriste, Jul’ ! La période de Noël est l’une de celles où j’ai le plus de travail !

– Essaie au moins de dormir pendant le voyage.

– D’accord ! Je t’appelle demain, promet Madeline avant de raccrocher.

★

## LUI

– N’insiste pas, Francesca : il est hors de question de se voir !

– Mais je ne suis qu’à vingt mètres de toi, juste en bas de l’escalator...

Portable collé à l’oreille, Jonathan fronça les sourcils et se rapprocha de la balustrade qui surplombait l’escalier roulant. Au bas des marches, une jeune femme brune à l’allure de madone téléphonait tout en tenant la main d’un enfant emmitoufflé dans une parka un peu trop grande. Elle avait des cheveux longs, portait un jean taille basse, une veste en duvet cintrée ainsi que des lunettes de soleil griffées à large monture qui, tel un masque, cachaient une partie de son visage.

Jonathan agita un bras en direction de son fils qui lui rendit timidement son salut.

– Envoie-moi Charly et casse-toi ! ordonna-t-il, à cran.

Chaque fois qu’il apercevait son ex-femme, une colère mêlée de douleur l’envahissait. Un sentiment puissant qu’il ne contrôlait pas et qui le rendait à la fois violent et déprimé.

– Tu ne peux pas continuer à me parler comme ça ! protesta-t-elle d’une voix où perçait un léger accent italien.

– Ne t’avise pas de me donner la moindre leçon ! explosa-t-il. Tu as fait un choix dont tu dois assumer les conséquences. Tu as trahi ta famille, Francesca ! Tu nous as trahis, Charly et moi.

– Laisse Charly en dehors de ça !

– Le laisser en dehors de ça ? Alors que c’est lui qui paie les pots cassés ? C’est à cause de tes frasques qu’il ne voit son père que quelques semaines par an !

– J’en suis désolé...

– Et l’avion ! la coupa-t-il. Tu veux que je te rappelle pourquoi Charly a peur de prendre l’avion tout seul, ce qui m’oblige à traverser le pays à chacune des vacances scolaires ? demanda-t-il en élevant la voix.

– Ce qui nous arrive, c’est... c’est la vie, Jonathan. Nous sommes adultes et il n’y a pas d’un côté le gentil et de l’autre la méchante.

– Ce n’est pas ce qu’a estimé le juge, remarqua-t-il, soudain las, faisant allusion au divorce qui avait été prononcé aux torts de son ex-femme.

Pensif, Jonathan posa les yeux sur le tarmac. Il n'était que 16 h 30, mais la nuit n'allait pas tarder à tomber. Sur les pistes éclairées, une file impressionnante de gros-porteurs attendaient le signal de la tour de contrôle avant de décoller vers Barcelone, Hong Kong, Sydney, Paris...

– Bon, assez parlé, reprit-il. L'école recommence le 3 janvier, je te ramènerai Charly la veille.

– D'accord, admit Francesca. Une dernière chose : je lui ai acheté un portable. Je veux pouvoir le joindre n'importe quand.

– Tu rigoles ! C'est hors de question ! explosa-t-il. On n'a pas de téléphone à sept ans.

– Ça se discute, objecta-t-elle.

– Si ça se discute, tu n'avais pas à prendre cette décision toute seule. On en reparlera peut-être, mais, pour l'instant, tu remballes ton gadget et tu laisses Charly me rejoindre !

– D'accord, abdiqua-t-elle doucement.

Jonathan se pencha sur la balustrade et plissa les yeux pour constater que Charly restituait à Francesca un petit combiné coloré. Puis le jeune garçon embrassa sa mère et, d'un pas mal assuré, s'engagea sur l'escalier roulant.

Jonathan bouscula quelques voyageurs pour être à la réception de son fils.

– Salut p'pa.

– Salut p'tit mec, lança-t-il en le serrant dans ses bras.

★

## EUX

Les doigts de Madeline filaient sur le clavier à toute vitesse. Téléphone à la main, elle parcourait les vitrines de la zone de *duty free* tout en rédigeant presque à l'aveugle un SMS pour répondre à Raphaël. Son compagnon avait bien enregistré leurs bagages, mais il faisait à présent la queue pour passer les contrôles de sécurité. Dans son message, Madeline lui proposa de le rejoindre à la cafétéria.

– P’pa, j’ai une petite faim. Je peux avoir un *panino* s’il te plaît ? demanda poliment Charly.

La main posée sur l’épaule de son fils, Jonathan traversait le dédale de verre et d’acier qui menait aux portes d’embarquement. Il détestait les aéroports, particulièrement à cette époque de l’année – Noël et les aéro-gares lui rappelaient les circonstances sinistres dans lesquelles il avait appris la trahison de sa femme, deux ans plus tôt –, mais, tout à la joie de retrouver Charly, il le fit décoller du sol en le prenant par la taille.

– Un *panino* pour le jeune homme, un ! dit-il avec entrain en bifurquant pour entrer dans le restaurant.

*La Porte du Ciel*, la principale cafétéria du terminal, s’organisait autour d’un atrium au centre duquel différents comptoirs proposaient un large éventail de spécialités culinaires.

*Un moelleux au chocolat ou une part de pizza ?* se demanda Madeline en examinant le buffet. Bien sûr, un fruit serait plus raisonnable, mais elle avait une faim de loup. Elle posa le gâteau sur son plateau, puis le remit en place presque instantanément dès que son Jiminy Cricket lui eut susurré à l’oreille le nombre de calories que contenait cette tentation. Un peu déçue, elle piocha une pomme dans la corbeille en osier, commanda un thé citron et s’en alla régler sa commande à la caisse.

Pain *ciabatta*, pesto, tomates confites, jambon de Parme et mozzarella : Charly salivait devant son sandwich italien. Dès son plus jeune âge, il avait accompagné son père dans les cuisines des restaurants, ce qui lui avait donné le goût des bonnes choses et avait développé sa curiosité envers toutes sortes de saveurs.

– Fais attention à ne pas renverser ton plateau, d'accord ? conseilla Jonathan après avoir payé leur collation.

Le gamin approuva de la tête, attentif à maintenir l'équilibre précaire entre son *panino* et sa bouteille d'eau.

Le restaurant était bondé. De forme ovale, la salle s'étirait le long d'un mur de verre qui donnait directement sur les pistes.

– On se met où, papa ? demanda Charly, perdu au milieu du flot de voyageurs.

Jonathan scruta d'un œil inquiet la foule dense qui se bousculait entre les chaises. Visiblement, il y avait plus de clients que de places disponibles. Puis, comme par magie, une table se libéra près de la baie vitrée.

– Cap à l'est, moussaillon ! annonça-t-il en faisant un clin d'œil à son fils.

Alors qu'il pressait le pas, la sonnerie de son téléphone retentit au milieu du vacarme. Jonathan hésita à prendre l'appel. Bien qu'il eût lui-même les bras encombrés – son bagage à roulettes dans une main et son plateau dans l'autre –, il essaya d'extirper son appareil de la poche de sa veste, mais...

*Il y a une de ces cohues !* se désola Madeline en voyant l'armada de voyageurs envahir le restaurant. Elle qui avait espéré se délasser un moment avant son vol ne trouvait même pas une table où s'asseoir !

*Aïe !* se retint-elle de crier alors qu'une ado décomplexée lui écrasait le pied sans un mot d'excuses.

*Sale petite peste,* pensa-t-elle très fort en lui lançant un regard sévère auquel la jeune fille répondit par un discret majeur tendu dont la signification ne laissait aucun doute.

Madeline n'eut même pas le temps d'être déstabilisée par cette agression. Elle venait d'apercevoir une table libre accolée à la baie vitrée. Elle pressa le pas de peur de laisser échapper le précieux emplacement. Elle n'était qu'à trois mètres de son but lorsque son téléphone vibra dans son sac.

*C'est pas le moment !*

Elle décida d'abord de ne pas répondre puis se ravisa : c'était sans doute Raphaël qui la cherchait. Maladroitement, elle prit son plateau dans une main – *Bon sang, que cette théière est lourde !* – tandis qu'elle fouillait dans son sac pour en extraire son portable noyé entre son volumineux trousseau de clés, son agenda et le roman qu'elle avait en cours. Elle se contorsionna pour décrocher l'appareil et le porter à son oreille lorsque...

★

Madeline et Jonathan se percutèrent de plein fouet. Théière, pomme, sandwich, bouteille de Coca, verre de vin : tout vola dans les airs avant de se retrouver sur le sol.

Surpris par le choc, Charly lui-même laissa tomber son plateau et se mit à pleurer.

*Quelle conne !* s'agaça Jonathan en se relevant avec difficulté.

– Pouvez pas regarder où vous foutez les pieds ! cria-t-il.

*Quel abruti !* s'irrita Madeline en reprenant ses esprits.

– Ah ! parce que c'est ma faute en plus ? Faut pas inverser les rôles, mon vieux ! lui tint-elle tête avant de récupérer sur le sol son téléphone, son sac et ses clés.

Jonathan se pencha vers son fils pour le rassurer, ramassant le sandwich protégé par un emballage en plastique ainsi que la bouteille d'eau et son portable.

– J'avais vu cette table en premier ! s'indigna-t-il. Nous étions pratiquement assis lorsque vous avez déboulé comme une avalanche sans même...

– Vous plaisantez ? J'ai repéré cette table bien avant vous !

La colère de la jeune femme soulignait un accent anglais jusqu'alors imperceptible.

– Quoi qu'il en soit, vous êtes seule alors que je suis avec un enfant.

– La belle excuse ! Je ne vois pas en quoi le fait d'avoir un mioche vous donne le droit de me rentrer dedans et de bousiller mon chemisier ! déplora-t-elle en découvrant la tache de vin qui maculait son cache-cœur.

Consterné, Jonathan secoua la tête et leva les yeux au ciel. Il ouvrit la bouche pour protester, mais Madeline le prit de vitesse :

– Et puis d'abord, je ne suis pas seule ! assura-t-elle en apercevant Raphaël.

Jonathan haussa les épaules et prit la main de Charly.

– Viens, on va ailleurs. Pauvre gourde..., lança-t-il en quittant le restaurant.

★

Le vol Delta 4565 quitta New York pour San Francisco à 17 heures. Tout à la joie de retrouver son fils, Jonathan ne vit pas le temps passer. Depuis la séparation de ses parents, Charly avait une peur phobique de l'avion. Impossible pour lui de voyager tout seul ou de trouver le sommeil pendant un vol. Les sept heures que durait le trajet furent donc consacrées à échanger des anecdotes, à se raconter des histoires drôles et à visionner pour la vingtième fois l'intégralité du film *La Belle et le Clochard* sur l'écran d'un ordinateur portable tout en se délectant de petits pots de crème glacée Häagen-Dazs. Ce genre de douceurs était réservé à la classe affaires, mais une hôtesse compréhensive, qui avait craqué devant la bouille de Charly et le charme maladroit de son papa, se fit un plaisir de transgresser les règles.

Le vol Air France 29 quitta l'aéroport JFK à 17 h 30. Dans le confort ouaté de la *business class*

– décidément, Raphaël avait bien fait les choses... –, Madeline alluma son appareil photo et fit défiler les clichés de leur escapade new-yorkaise. Collés l'un à l'autre, les deux amoureux revécurent avec jubilation les meilleurs moments d'un voyage aux avant-goûts de lune de miel. Puis Raphaël s'assoupit, tandis qu'avec enchantement Madeline regardait pour la énième fois *The Shop Around the Corner*, la vieille comédie de Lubitsch proposée en vidéo à la demande.

Grâce au décalage horaire, il n'était même pas 21 heures lorsque l'avion de Jonathan se posa à San Francisco.

Délivré de son angoisse, Charly s'endormit dans les bras de son père à peine sorti de l'appareil.

Dans le hall des arrivées, Jonathan guettait son ami Marcus avec qui il tenait une petite brasserie française au cœur de North Beach et qui était censé venir les chercher en voiture. Il se mit sur la pointe des pieds pour dominer la foule.

– M'aurait étonné qu'il soit à l'heure celui-là ! maugréa-t-il.

De guerre lasse, il se résolut à consulter son téléphone pour vérifier s'il avait un message. Dès qu'il désactiva le mode « avion », un texto à rallonge s'afficha sur l'écran :

Bienvenue à Paris ma chérie ! J'espère que tu as pu te reposer pendant le vol et que Raphaël n'a pas trop ronflé ;-) Excuse-moi pour tout à l'heure : je suis ravie que tu te maries et que tu aies trouvé l'homme capable de te rendre heureuse. Je te promets de faire tout mon possible pour remplir avec sérieux et solennité mon rôle de demoiselle d'honneur !  
Ton amie pour la vie, Juliane.

*C'est quoi cette embrouille ?* pensa-t-il en relisant le SMS. Une blague loufoque de Marcus ? Il y crut pendant quelques secondes, jusqu'à ce qu'il inspecte son appareil : même modèle, même couleur, mais... ce n'était pas le sien ! Un rapide coup d'œil à l'application de courrier électronique lui permit de découvrir l'identité de sa propriétaire : une certaine Madeline Greene, qui vivait à Paris.

*Bordel ! pesta-t-il. C'est le téléphone de la greluche de JFK !*

Madeline regarda sa montre en écrasant un bâillement. Six heures et demie du matin. Le vol n'avait duré qu'un peu plus de sept heures mais, avec le décalage horaire, l'avion avait atterri samedi matin à Paris. Roissy s'éveillait à vitesse accélérée. Comme à New York, les vacanciers de Noël avaient pris possession de l'aéroport malgré l'heure matinale.

– Tu es certaine de vouloir aller travailler aujourd'hui ? demanda Raphaël devant le tapis à bagages.

– Bien sûr, chéri ! dit-elle en allumant son téléphone pour consulter son courrier. Je te parie que j'ai déjà plusieurs commandes en attente.

Elle écouta d'abord son répondeur où une voix traînante et endormie qui lui était totalement inconnue avait laissé un message :

*« Salut Jon', c'est Marcus. Euh... j'ai eu un p'tit souci avec la 4L : une fuite d'huile qui... bon, je t'expliquerai plus tard. Enfin, tout ça pour te dire que je risque d'être un peu en retard. S'cuse... »*

*Qui est donc cet hurluberlu ?* se demanda-t-elle en raccrochant. *Quelqu'un qui aurait composé un faux numéro ? Hum...*

Dubitative, elle examina son portable avec attention : c'était la même marque, le même modèle... mais ça n'était pas le sien.

– Et merde ! lâcha-t-elle tout haut. C'est le téléphone du cinglé de l'aéroport !

## 2

### Separate Lives

*C'est épouvantable d'être seul quand on a été deux.*

Paul MORAND

Jonathan envoya le premier SMS...

J'ai votre téléphone, vous avez le mien ?  
Jonathan Lempereur

... auquel Madeline répondit presque instantanément :

Oui ! Où êtes-vous ?  
Madeline Greene

À San Francisco. Et vous ?

À Paris :(  
Comment fait-on ?

Ben, la poste, ça existe, en France, non ?  
Je vous renvoie le vôtre dès demain par Fed Ex.

Trop aimable... Je fais de même dès que possible.  
Quelle est votre adresse ?

Restaurant French Touch, 1606 Stockton Street, San Francisco, CA.

Voici la mienne : Le Jardin  
Extraordinaire, 3 bis rue  
Delambre à Paris, dans le XIV<sup>e</sup>.

Vous êtes fleuriste, n'est-ce  
pas ? Si oui, vous avez une  
commande urgente d'un  
certain Oleg Mordhorov : 200  
roses rouges à livrer au Théâtre  
du Châtelet pour l'actrice qui  
se déshabille dans le troisième  
acte. Entre nous, je doute que  
ce soit sa femme...

De quel droit avez-vous écouté  
mon répondeur ?

Mais pour vous rendre service,  
espèce d'andouille !

Je vois que vous êtes aussi  
rustre dans vos messages que  
dans vos paroles !  
Alors vous êtes restaurateur,  
Jonathan ?

Oui.

Dans ce cas, votre boui-boui  
compte une nouvelle réserva-  
tion : une table pour deux  
personnes demain soir au nom  
de M. et Mme Strzechowski.  
Enfin, c'est ce que j'ai compris  
dans leur message, mais la  
réception était mauvaise...

Très bien. Bonne nuit.

À Paris, il est 7 heures du  
matin...

Jonathan secoua la tête avec agacement et glissa le téléphone dans la poche intérieure de sa veste. Cette femme l'horripilait.

★

## **San Francisco**

**21 h 30**

Une antique 4L Renault rouge vif quitta la nationale 101 pour prendre la sortie qui menait à *downtown*. La vieille guimbarde se traînait comme un veau sur l'Embarcadero, donnant l'impression de rouler au ralenti. Le chauffage avait beau être poussé à son maximum, les vitres dégouлинаient de buée.

– Tu vas nous envoyer dans le décor avec ton tas de ferraille ! se plaignit Jonathan, tassé sur le siège passager.

– Mais non, elle ronronne ma titine, se défendit Marcus. Si tu savais comme je la bichonne !

Cheveux collés et hérissés, sourcils broussailleux, barbe de dix-huit jours et paupières tombantes à la Droopy : Marcus paraissait téléporté d'une autre époque – la préhistoire – voire, certains jours, d'une autre planète. Flottant dans un pantalon *baggy* et une chemise hawaïenne ouverte jusqu'au nombril, sa silhouette rachitique semblait avoir été contorsionnée et disloquée pour tenir dans l'habitacle de la voiture. Chaussé d'une vieille paire de tongs, il conduisait avec un seul pied, le talon posé sur l'embrayage et les orteils écrasant successivement l'accélérateur et la pédale de frein.

– Moi, je l'aime bien, la voiture d'oncle Marcus ! s'enthousiasma Charly en gigotant sur le siège arrière.

– Merci p'tit mec ! répondit-il en lui adressant un clin d'œil.

– Charly ! Boucle ta ceinture et arrête de t'agiter dans tous les sens, ordonna Jonathan.

Puis, se tournant vers son ami :

– Tu es passé au restaurant cet après-midi ?

– Euh... on est fermés aujourd'hui, non ?

– Mais tu as pris livraison des canards au moins ?

- Quels canards ?
- Les cuisses de canard et la roquette que nous livre Bob Woodmark tous les vendredis !
- Ah ! je me disais bien que j’avais oublié un truc !
- Bougre de grande bourrique ! s’énerva Jonathan. Comment peux-tu oublier la seule chose à laquelle je t’avais demandé de penser ?
- Ce n’est pas dramatique non plus... maugréa Marcus.
- Si justement ! Même si Woodmark est imbuvable, sa ferme nous fournit nos meilleurs produits. Si tu lui as posé un lapin, il va nous prendre en grippe et ne voudra plus de nous comme clients. Fais un détour par le restaurant : je te parie qu’il a laissé sa cargaison dans l’arrière-cour.
- Je peux voir ça tout seul, assura Marcus. Je vous ramène d’abord à la mais...
- Non ! le culpa Jonathan. Tu n’es qu’un traîne-savates sur qui on ne peut pas compter, donc je vais prendre les choses en main.
- Mais le petit est crevé !
- Non, non ! se réjouit Charly. Je veux aller au restaurant, moi aussi !
- Comme ça, c’est réglé, trancha Jonathan. Prends l’embranchement au niveau de la 3<sup>e</sup> Rue, ordonna-t-il en essuyant avec sa manche la buée qui se condensait sur le pare-brise.
- Mais la vieille 4L n’aimait pas être bousculée dans son itinéraire. Ses pneus étroits manquaient d’adhérence et le changement brutal de direction faillit provoquer un accident.
- Tu vois bien que tu ne contrôles pas ce tas de boue ! cria Jonathan. Putain, tu vas nous tuer !
- Je fais ce que je peux ! assura Marcus en redressant le volant dans un concert de klaxons exaspérés.
- Tout en remontant Kearney Street, le tacot retrouva un semblant de stabilité.
- C’est parce que tu as revu ma sœur que tu es dans cet état-là ? demanda Marcus après un long silence.

– Francesca n’est que ta *demi*-sœur, corrigea Jonathan.

– Comment va-t-elle ?

Jonathan lui jeta un regard hostile.

– Si tu crois qu’on a fait la causette...

Marcus savait que le sujet était sensible et n’insista pas. Il se concentra sur sa conduite pour rejoindre Columbus Avenue et garer sa « titine » devant une brasserie portant l’enseigne *French Touch*, à l’angle d’Union Street et de Stockton Street.

Comme Jonathan l’avait deviné, Bob Woodmark avait laissé sa cargaison à l’arrière du restaurant. Les deux hommes empoignèrent les cageots pour les entreposer dans la chambre froide avant de vérifier que tout était en ordre dans la salle principale.

*French Touch* était un bout de l’Hexagone au cœur de North Beach, le quartier italien de San Francisco. Petit mais chaleureux, l’endroit reproduisait l’intérieur d’un bistrot français des années 1930 : boiseries, moulures, sol en mosaïque, immenses miroirs Belle Époque, vieilles affiches de Joséphine Baker, Maurice Chevalier et Mistinguett. L’établissement proposait une cuisine française traditionnelle, sans prétention, sans chichis. Sur l’ardoise accrochée au mur, on pouvait lire : « feuilleté d’escargots au miel, magret de canard à l’orange, tarte tropézienne... ».

– Je peux avoir une glace, papa ? demanda Charly en s’installant devant le zinc rutilant qui trônait le long de la salle.

– Non, chéri. Tu en as mangé des kilos dans l’avion. Et puis, il est très tard, tu devrais déjà être au lit depuis longtemps.

– Mais c’est les vacances...

– Allez, Jon’, sois cool ! demanda Marcus.

– Ah, non, tu ne vas pas t’y mettre toi aussi !

– Mais c’est Noël !

– Deux gosses ! ne put s’empêcher de sourire Jonathan.

Il prit place au bout du restaurant, derrière le comptoir de la cuisine ouverte qui permettait aux convives de suivre en partie la préparation des plats.

– Qu’est-ce qui te ferait plaisir ? demanda-t-il à son fils.

– Une Dame blanche ! s’enthousiasma le gamin.

Avec dextérité, le « cuistot » cassa quelques carrés de chocolat noir dans une petite jatte pour les faire fondre au bain-marie.

– Et pour toi ? demanda-t-il à Marcus.

– On pourrait ouvrir une bouteille de vin...

– Si tu veux.

Un large sourire éclaira le visage de Marcus. Il quitta son siège avec entrain pour rejoindre son lieu de prédilection : la cave du restaurant.

Pendant ce temps, sous le regard gourmand de Charly, Jonathan disposa dans une coupe deux boules de glace à la vanille accompagnées d’une meringue. Une fois le chocolat fondu, il y incorpora une cuillerée de crème fleurette. Il versa le chocolat chaud sur la crème glacée et recouvrit le tout de chantilly et d’amandes grillées.

– *Enjoy !* dit-il en piquant une petite ombrelle sur le dôme de crème.

Le père et le fils s’installèrent à une table, assis côte à côte sur une banquette moelleuse. Des étoiles dans les yeux, Charly s’arma d’une longue cuillère et commença sa dégustation.

– Vise un peu cette merveille ! s’enflamma Marcus en revenant de la cave.

– Un screaming eagle 1997 ! Tu délires ou quoi ? Ce genre de bouteille est réservé aux clients !

– Allez ! Ce sera mon cadeau de Noël, implora-t-il.

Après une résistance purement formelle, Jonathan accepta d’ouvrir le grand cru. À tout prendre, mieux valait que Marcus boive quelques verres au restaurant. Il pourrait au moins garder l’œil sur lui. Dans le cas contraire, le Canadien risquait d’entamer une tournée des bars et, lorsqu’il était sous l’emprise de l’alcool, les catastrophes avaient vite fait de s’enchaîner. À plusieurs reprises, certains de ses compagnons de beuverie avaient profité de sa gentillesse et de sa crédulité pour le plumer au poker et lui faire signer des

reconnaisances de dette fantaisistes que Jonathan avait eu ensuite toutes les peines du monde à récupérer.

– Admire la couleur de ce nectar ! s’extasia Marcus en versant le vin dans une carafe pour le faire décanter.

Enfant illégitime du père de Francesca et d’une chanteuse de *country* québécoise, Marcus n’avait pas touché un centime lors du décès de son géniteur, un riche homme d’affaires new-yorkais. Sa mère était morte depuis peu et il n’entretenait que des relations très lointaines avec sa demi-sœur. Fauché comme les blés, il vivait dans une bulle d’insouciance, indifférent à son apparence physique, ignorant le B.A.-BA de la bienséance et des règles de vie en société. Il dormait douze heures par jour, donnait ponctuellement un coup de main au restaurant, mais les contraintes de l’existence et les horaires de travail semblaient ne pas avoir de prise sur lui. Gentiment foldingue, aussi simplet qu’attachant, il avait quelque chose de pathétique et de désarmant, même si les conséquences de son irresponsabilité étaient épuisantes à gérer au quotidien.

Tout le temps qu’avait duré son mariage, Jonathan n’avait vu en Marcus qu’un crétin avec qui il n’avait rien à partager. Pourtant, lorsque Francesca l’avait quitté, son beau-frère avait été le seul à le soutenir. À l’époque, malgré Charly, Jonathan s’était laissé glisser dans le trou noir de la dépression. Désœuvré et désemparé, il avait sombré dans son chagrin, fréquentant d’un peu trop près messieurs Jack Daniel et Johnnie Walker.

Heureusement, par un étrange miracle, Marcus avait mis sa flemmardise entre parenthèses et, pour la première fois de sa vie, avait pris les choses en main. Il avait repéré un restaurant italien fatigué qui venait de changer de propriétaire et s’était démené pour convaincre les repreneurs de transformer l’endroit en bistrot français et d’en confier les fourneaux à son beau-frère. Cette initiative avait permis à Jonathan de reprendre pied. À peine avait-il senti son ami sauvé que Marcus était retombé dans sa flémingite aiguë.

– À la tienne ! lança-t-il en tendant à Jonathan un verre de vin.

– Donc, c’est Noël avant l’heure, conclut le Français en allumant le poste de radio Art déco qu’il avait récupéré dans un marché aux puces de Pasadena.

Il régla l’appareil sur une station rock qui diffusait une version *live* de *Light My Fire*.

– Ah ! c’est bon ça ! s’extasia Marcus en se calant au fond de la banquette, sans que l’on sache s’il parlait du cabernet ou de la musique des Doors.

Jonathan essaya à son tour de se détendre. Il déboutonna le col de sa chemise et tomba la veste, mais la vue du téléphone de Madeline posé sur la table le contraria. *Cette histoire de portable va me faire perdre des réservations !* soupira-t-il. Parmi ses clients réguliers, certains avaient en effet son numéro personnel : un privilège qui leur permettait d’obtenir une table même les soirs de rush.

Tandis que Marcus se saisissait de l’appareil, Jonathan regarda son fils qui s’endormait doucement sur la banquette. Il aurait aimé prendre une dizaine de jours de vacances pour mieux s’occuper de Charly, mais il ne pouvait pas se le permettre. Il était tout juste sorti du gouffre financier qui l’avait presque englouti quelques années plus tôt, et cette débâcle avait eu le mérite de le vacciner contre les crédits, les découverts, les impayés et autres pénalités de retard.

Lessivé, il ferma les yeux et Francesca lui apparut, telle qu’il l’avait croisée à l’aéroport. Deux ans après, la douleur était toujours aussi vive. Presque insoutenable. Il ouvrit les yeux et prit une gorgée de vin pour chasser son image. Il n’avait pas la vie qu’il avait espérée, mais c’était la sienne.

– Eh ! pas mal la nana ! s’exclama Marcus tandis que ses doigts grasseyés glissaient sur l’écran tactile pour faire défiler les photos que contenait le cellulaire.

Intrigué, Jonathan passa une tête par-dessus l’écran.

– Fais voir.

Parmi les clichés de la jeune femme, certains étaient gentiment érotiques. Des poses suggestives immortalisées en noir

et blanc : dentelles fines, jarretelles en satin, main relevée cachant pudiquement un sein ou effleurant le galbe d'une hanche. Rien de bien méchant à l'heure où certains mettaient en ligne leur *sex-tape* sur le web...

– Je peux voir, papa ? demanda Charly en sortant de son sommeil.

– Non, non. Rendors-toi. Ce n'est pas pour les enfants.

Surprenant tout de même qu'avec son air pincé de pimbêche bon chic, bon genre, la peste de l'aéroport avait fait elle aussi sa petite séance de poses coquines.

Plus étonné qu'émoustillé, Jonathan zooma sur le visage du modèle. En apparence, elle s'amusait, se prêtant au jeu de bonne grâce, mais derrière le sourire de façade on devinait une certaine gêne. Sans doute ce genre de clichés était-il plutôt le trip de son mec qui s'était pris l'espace d'un instant pour Helmut Newton. Qui était derrière l'appareil ? Son mari ? Son amant ? Jonathan se souvenait d'avoir aperçu un homme à l'aéroport, mais il était incapable de se rappeler sa tête.

– Bon allez, ça suffit ! trancha-t-il en reposant le téléphone sous le regard déçu de Marcus.

Se sentant soudain voyeur, il se demanda de quel droit il fouillait dans la vie privée de cette femme.

– Comme si elle allait se gêner pour faire pareil ! lui fit remarquer le Canadien.

– Je m'en contrefous : il n'y a aucun risque qu'elle trouve ce genre de photos dans mon téléphone ! s'exclama-t-il en se servant un verre de screaming eagle. Si tu crois que je me suis déjà amusé à prendre Popaul en photo...

Le cabernet avait des connotations exquises de fruits rouges et de pain d'épice. Tout en dégustant le breuvage, Jonathan recensa mentalement ce que contenait son téléphone portable. À vrai dire, il ne se souvenait pas de tout.

*En tout cas, rien d'intime ni de compromettant*, se rassura-t-il. Ce en quoi il se trompait totalement.

★

## Paris

7 h 30

Le capot nervuré d'une Jaguar XF dernier modèle filait dans le bleu froid et métallique du périphérique parisien. Habillé de matériaux nobles – cuir blanc, loupe de noyer, aluminium brossé – l'habitacle respirait le luxe et le confort protecteur. Sur le siège arrière, des bagages en toile Monogram cohabitaient avec un sac de golf et un numéro du *Fig Mag*.

– Tu es certaine de vouloir ouvrir ta boutique aujourd'hui ? demanda à nouveau Raphaël.

– Chéri ! s'écria Madeline. On en a déjà parlé plusieurs fois.

– On pourrait prolonger nos vacances..., insista-t-il. Je pousse jusqu'à Deauville, on passe la nuit au *Normandy* et on déjeune demain avec mes parents.

– Tentant, mais... non. En plus, tu as rendez-vous avec un client pour une visite de chantier.

– C'est toi qui décides, capitula l'architecte en tournant boulevard Jourdan.

Denfert-Rochereau, Montparnasse, Raspail : la voiture traversa une bonne partie du XIV<sup>e</sup> arrondissement avant de s'arrêter au 13, rue Campagne-Première devant une porte vert sombre.

– Je passe te chercher ce soir à la boutique ?

– Non, je viens te rejoindre en moto.

– Tu vas te geler !

– Peut-être, mais j'adore ma Triumph ! répondit-elle en l'embrassant.

Leur étreinte se prolongea jusqu'à ce que le klaxon d'un chauffeur de taxi pressé les sorte brutalement de leur cocon.

Madeline claqua la portière de la berline avant d'adresser un baiser d'adieu à son amoureux. Elle composa le code pour ouvrir la porte du porche qui donnait sur une cour arborée. Là, en rez-de-jardin, se trouvait l'appartement qu'elle louait depuis qu'elle habitait Paris.

– Brrr ! Il fait – 15 °C là-dedans ! grelotta-t-elle en entrant dans le petit duplex, typique des ateliers d'artiste qui s'étaient construits dans le quartier à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

Elle alluma le chauffe-eau en grattant une allumette et mit sa bouilloire en marche pour se préparer un thé.

L'atelier de peintre d'origine avait depuis longtemps fait place à un joli deux pièces disposant d'un salon, d'une petite cuisine et d'une chambre en mezzanine. Mais la hauteur de plafond, les larges verrières qui perçaient le mur principal et le parquet en bois peint rappelaient la vocation artistique initiale et contribuaient au charme et au cachet du lieu.

Madeline alluma TSF Jazz, vérifia que les radiateurs étaient poussés à fond et sirota son thé, se dandinant au rythme de la trompette de Louis Armstrong en attendant que l'appartement se réchauffe.

Elle prit une douche éclair, sortit de la salle de bains en frissonnant et attrapa dans son placard un tee-shirt Thermolactyl, un jean et un gros pull en shetland. Prête à partir, elle croqua dans un Kinder Bueno tout en enfilant un blouson de cuir et noua autour de son cou son écharpe la plus chaude.

Il était à peine plus de 8 heures lorsqu'elle enfourcha la selle de sa moto jaune flamme. Son magasin était tout près, mais elle voulait éviter d'avoir à repasser par l'atelier lorsqu'elle rejoindrait Raphaël. Cheveux au vent, elle parcourut la petite centaine de mètres de cette rue qu'elle adorait. Ici, Rimbaud et Verlaine avaient composé des vers, Aragon et Elsa s'étaient aimés et Godard avait immortalisé la fin de son premier film : cette scène si triste dans laquelle Jean-Paul Belmondo, « à bout de souffle », s'écroule, une balle dans le dos, sous les yeux de sa fiancée américaine.

Madeline tourna boulevard Raspail et prit la rue Delambre jusqu'au *Jardin Extraordinaire*, la boutique qui faisait sa fierté et qu'elle avait ouverte deux ans auparavant.

Elle remonta le rideau de fer avec appréhension. Jamais elle ne s'était absentée si longtemps. Durant ses vacances à New York, elle avait confié les rênes du magasin à Takumi, son apprenti japonais qui terminait sa formation à l'école des fleuristes de Paris.

Lorsqu'elle pénétra dans le local, elle poussa un soupir de soulagement. Takumi avait suivi ses conseils à la lettre. Le jeune Asiatique s'était approvisionné la veille à Rungis et la pièce débordait de fleurs fraîches : orchidées, tulipes blanches, lys, poinsettias, hellébores, renoncules, mimosa, jonquilles, violettes, amaryllis. Le grand arbre de Noël qu'ils avaient décoré ensemble brillait de tous ses feux et des gerbes de gui et de houx pendaient au plafond.

Rassurée, elle quitta son blouson pour enfiler son tablier, rassembla ses outils de travail – sécateur, arrosoir, binette – et s'attela avec bonheur aux tâches les plus urgentes, nettoyant les feuilles d'un ficus, repotant une orchidée, taillant un bonzaï.

Madeline avait conçu son atelier floral comme un lieu magique et poétique, une bulle propice à la rêverie, un havre de paix sécurisant loin du tumulte et de la violence de la ville. Quelle que soit la tristesse d'une journée, elle voulait que ses clients mettent leurs soucis entre parenthèses dès qu'ils franchissaient le seuil de sa boutique. Au moment de Noël, l'atmosphère de son *Jardin Extraordinaire* était particulièrement enchanteresse, renvoyant aux parfums de l'enfance et aux traditions d'antan.

Une fois les « premiers soins » terminés, la jeune femme sortit les sapins pour les installer contre la devanture et ouvrit sa boutique à 9 heures tapantes.

Elle sourit en voyant entrer son premier client – dans la profession, un vieil adage disait que si c'était un homme, la journée serait faste –, puis se rembrunit devant sa demande : il voulait faire livrer un bouquet à sa femme sans laisser de carte de visite. C'était le nouveau stratagème à la mode chez les maris jaloux : envoyer des fleurs de façon anonyme pour guetter la réaction de leur épouse. Si, une fois rentrée à la maison, celle-ci ne leur parlait pas du bouquet, ils en concluaient qu'elle avait un amant... L'homme régla sa commande et quitta le magasin en se désintéressant de la composition du bouquet. Madeline commençait donc seule la confection florale – que Takumi irait livrer à partir de

10 heures dans une banque de la rue Boulard – lorsque le riff de *Jumpin' Jack Flash* retentit dans la boutique. La fleuriste fronça les sourcils. Le célèbre morceau des Rolling Stones provenait de la poche de son sac à dos dans laquelle se trouvait le téléphone de ce Jonathan machin-chose. Elle hésita à décrocher, mais le temps qu'elle se décide, la sonnerie s'était interrompue. Le silence se fit pendant une minute, jusqu'à ce qu'un son bref et sourd indique que le correspondant avait laissé un message.

Madeline haussa les épaules. Elle n'allait quand même pas encore écouter un appel qui ne lui était pas destiné... Elle avait autre chose à faire ! Et puis, elle s'en fichait bien de ce Jonathan machin-truc si goujat et si désagréable. Et puis...

Mue par une irréprouvable curiosité, elle appuya sur l'écran tactile et colla le téléphone contre son oreille. Une voix grave et hésitante s'éleva dans l'appareil : une Américaine, avec un léger accent italien, qui peinait à réprimer des sanglots.

*Jonathan, c'est moi, c'est Francesca. Rappelle-moi s'il te plaît. Il faut qu'on se parle, il faut que... Je sais que je t'ai trahi, je sais que tu ne comprends pas pourquoi j'ai tout gâché. Reviens, s'il te plaît, fais-le pour Charly et fais-le pour nous. Je t'aime... Tu n'oublieras pas, mais tu me pardonneras. Nous n'avons qu'une vie, Jonathan, et nous sommes faits pour la passer ensemble et avoir d'autres enfants. Reprenons nos projets, continuons comme avant. Sans toi, ce n'est pas la vie...*

La voix de l'Italienne s'étrangla dans une tristesse infinie et le message s'arrêta.

Pendant plusieurs secondes, Madeline resta immobile, ébranlée par ce qu'elle venait d'entendre et saisie par la culpabilité. Ses bras étaient parcourus par la chair de poule. Elle frissonna puis posa sur le comptoir le téléphone encore chargé de larmes en se demandant ce qu'elle était supposée faire.